

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La férie de l'écriture
Les Enfantômes, de Réjean Ducharme

Gabrielle Poulin

Number 3, September 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1357ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1976). Review of [La férie de l'écriture : *Les Enfantômes*, de Réjean Ducharme]. *Lettres québécoises*, (3), 3–5.

La férie de l'écriture

Les Enfantômes, de Réjean Ducharme

*«Le blan a toujours cygnifié
pour moi la faite, cymbalisé
la disponibilité, l'envie
soudaine de laisser tomber
les vieux habits armés,
cesser de dire non kankon
a envie de oui. Le blan
c'est le drapo de mon bato
avec toi.» Et ma soeur avait
signé ta tite Feuille. Et
j'ai tout compris de travers,
bien entendu. Et ça continue.
Putain! (P. 39)*

Vincent et Fériée, nés le même jour, soit le 5 avril, fête de saint Vincent Ferrier, forment le couple nouveau, venu s'ajouter à la danse de cette fête incessante, ce gigantesque «happening» que constitue chacun des romans de Réjean Ducharme. En réalité, le narrateur est seul dans son grenier où, à la lueur tremblotante «d'une bougie plantée dans une bouteille de Seven-Up», il rédige ses mémoires. «Comme le merle qui pince un ver», il échappe «au dégoût général» (62) et s'abandonne à la fête: il chante, il siffle, il jase, il rit, il flûte, il se moque. À l'instar de l'oiseau dans la chanson de chez nous, ce merle folklorique qui a perdu son bec, ses plumes, ses ailes, ses yeux, ses pattes, sa tête, continue envers, contre tous et contre lui-même, de chanter.

Vincent ne travaille pas; il refuse de travailler, comme après la mort de sa mère, il a cessé de grandir. Le temps qu'il habite et dont il mesure la durée à l'aide du sablier de l'écriture est réservé tout entier à la célébration d'une fête et exige, par le fait même, la cessation de tout travail. Désertant le présent et ses obligations temporelles, familiales, sociales et politiques, l'écrivain se tourne vers le passé et fait revivre, dans son chant et dans son rire, l'époque enchantée où sa soeur était vivante, en même temps que lui, dans l'univers de l'enfance, dans la fête continuelle.

Dès le premier instant de l'écriture, apparaît l'image de cette femme-enfant à qui le romancier veut donner tous les noms, «parce qu'elle est née tous les jours, pas seulement le 5 avril, jour de la Saint-Vincent-Ferrier».

(78). Il l'appelle ma Baie brûlante, ma Trésore, ma Cra-paude, ma tite fille, ma tite mère. Il l'appelle surtout Ma Mielle, traduisant dans la douceur de ce «Honey» féminisé et francisé l'exclusivité de la possession (Ma Mi(e) elle). Le nom véritable de cette soeur aussi unie à Vincent que l'écriture l'est à l'écrivain, la célébration à la fête, la feuille à l'arbre, la patrie au pays, c'est Fériée. Ce nom contient toute la réalité et toute la contingence de celle qui est à la fois l'inspiratrice et l'héroïne, l'écriture et son contenu, celle qui naît avec le livre, qui disparaît quand il s'achève, qui renaît sous un nouveau nom, quand l'auteur recommence un nouveau livre.

Le paradoxe de l'existence de Fériée est celui auquel sont condamnés les personnages du romancier qui ne peut ressusciter que les morts et ne maintenir les revenants dans cette nouvelle existence précaire que le temps d'une célébration. Quoi qu'il fasse, Vincent, comme Ducharme, est seul dans son grenier, au faite de l'arbre, ce frêne, «à mi-colline derrière la grande maison» du haut duquel il contemplait Fériée «mitraillée de soleil, clignant des yeux, la bouche tout de travers, les bras ouverts» qui lui demandait: «aide-moi à monter en haut?» (14). Il est seul avec ses «enfantômes», c'est-à-dire avec ces deux êtres, le frère et la soeur qui, grâce à l'écriture, peuvent hanter le présent, la page blanche (symbole de la fête, le blanc habille également les revenants), passer d'un tome à l'autre du livre unique que leurs allées, leurs venues, leurs métamorphoses remplissent depuis *l'Avalée des Avalés*, *le Nez qui voque*, *l'Océantume*, *l'Hiver de force*, jusqu'à ce dernier-né, *les Enfantômes* où,

dans sa solitude invincible, le romancier met son oeuvre à jour, règle ses comptes avec les sources de son inspiration, déshabille et démasque ses «enfantômes».

*On est rentrés, j'avais hâte qu'on soit tusseuls ensembles. Elle s'est assise par terre, le dos au pied du lit, qu'elle appelait sa page blanche. J'ai occupé comme elle voulait le grand fauteuil qu'elle appelait mon trône:
«Assis-toi là, on naît mieux. (...) Je n'avais pas envie de m'en aller. J'étais callé dans les coussins comme dans les nuages de beau temps. Je trouvais mon corps bon, bonne aussi mon âme évaporée, fondue dans la douceur qui émanait du moindre aspect de Fériée, même la plante de ses pieds quand elle s'agenouillait pour tisonner le charbon. (110)*

Comme les maisons hantées, le dernier roman de Ducharme porte le poids de la culpabilité et de la nostalgie. Les maisons et les peuples heureux n'ont pas d'histoire et nul revenant ne menace de troubler leur quiétude. La maison des Trente-Neuf Peupliers, bâtie dans le pays utopique de Jean Rivard le Défricheur, devenu Jean Rivard l'Economiste, a résisté au temps et, grâce à la mémoire du romancier, resurgit à chaque nouvelle apparition de ses anciens occupants, pendant que Rivardville, qui devait être le berceau d'une nation, passe de livre en livre, d'utopie en utopie, depuis la ville littéraire d'Antoine Gérin-Lajoie jusqu'à la ville fantôme de Réjean Ducharme.

Vincent Falardeau est un déserteur. Mais il n'avait pas sitôt franchi les frontières de l'enfance et du pays, qu'il a pris conscience de l'espace de vide dans lequel il s'est précipité. Pour échapper à ce vide et au sentiment de culpabilité qui l'opresse, il n'a plus qu'un recours: plonger «dans l'abîme émotif» et, en écrivant ses mémoires, redonner aux êtres et aux choses qu'il a trahis un semblant d'existence. Rien d'étonnant que la devise de Vincent, le leitmotiv qu'il répète à chaque nouvelle tentative de faire revivre une tranche du passé, soit le fameux «Je me souviens»: «Je m'en souviens très bien.»

Pour ressusciter sa soeur, il lui faut aussi retrouver, au plus profond de lui-même, ce qu'il était autrefois, car, pour qu'elle soit la «tite Feuille» sur laquelle il se souvient, il doit accepter d'être la «vieille branche» qui lui sert de support. L'abîme appelle l'abîme; la désertion, la désertion. Ni le passé, ni le présent, ni le futur ne peuvent redonner à l'exilé volontaire sa patrie bafouée. Aussi lui faut-il inventer pour ses enfantômes un lieu improbable, une «île immatérielle» qu'aucun pont suspendu, ni aucun traversier motorisé ne peuvent rejoindre. Seul le «plongeon dans l'abîme émotif» permet d'atteindre cette île. Mais ce plongeon est dangereux comme en témoignent la destinée de Man Falardeau et la fin tragique de Fériée:

Ma soeur peignait ma mère pendant des heures quand on était au Trente-Neuf Peupliers. Puis le peigne lui tombait des mains. Puis elle-même tombait, toute molle, traversée de satisfactions et de rêves qu'elle coulait alors dans le giron de la jeune femme, notre jeune femme, comme dans les pores d'une neige chaude. (9)

Un jour, les enfants ont trouvé leur mère morte. À partir de ce moment où ils se sont vus debout dans le sang de leur mère, les deux orphelins ont cessé de grandir. Ils ont fait alors le pacte sacré de vivre «tous les deux tusseuls ensembles». Peu à peu le souvenir de la mère s'est perdu. Même dans ses mémoires, Vincent ne saura plus, après cette première évocation, retrouver l'image de cette femme, cette patrie de neige chaude. Il ne reste qu'un arbre sans racine sur la branche duquel se balance la «tite feuille» fragile que menace la tempête.

La tempête se produit. Le Québécois épouse une Ontarienne. Alberta Turnstiff n'a sûrement jamais lu *Jean Rivard*, mais elle s'est laissée griser par la langue française, telle que l'écrivait George Sand, et a rêvé d'épouser, à défaut du petit Landry, au moins l'image du héros, qui lui est apparu un jour dans *la Petite Fadette*. Voilà le Bas-Canada et le Haut-Canada unis une fois de plus pour le meilleur et pour le pire. (*Dix ans au Canada, 1840-1850*, est aussi une oeuvre d'Antoine Gérin-Lajoie.)

Alberta a vite été acculée au pire. L'homme-enfant qu'elle devra suivre dans les Townships a vu, dès son voyage de noces «ad mare usque ad mare», la lune de miel devenir cendre et poussière et surgir, comme une apparition, sur le seuil de la maison des beaux-parents à Arnprior, Fériée que, peut-être en raison de cette lune de miel interrompue, il appelle désormais ma «Mielle»:

*Ce soir-là on a fait une promenade avec ma soeur, et ma soeur a fait tomber la deuxième neige. Elle était nu-tête. Ses cheveux étaient si roux que les millions de flocons remplis de paresse fondaient aussitôt qu'ils les effleuraient.
Ah la fourrure de Fériée! Des algues longues pour l'océan de dormir! Qui flottaient luisantes, changeantes, contentes, dans un rêve, un film ralenti. (21)*

Avec la neige, blanche, avec Fériée, Vincent retrouve l'atmosphère de la fête, la totale disponibilité. Oui, mais pas la liberté. Il doit ramener «dans l'épaisseur de la forêt du comté de Bristol», là où les souches noirâtres du défricheur rivardien ont formé une éclaircie, dans la maisonnette plus que centenaire, «aux pierres irrégulières, écaillées, cent fois rehaulées», sa petite Fadette anglaise. Avec elle il tente un moment le retour à la nature: ne rien dépenser pour manger, tirer la nourriture du sol, pêcher, chasser, cueillir. «Creuser un trou pour planter un chou, un navet». (40) Donner ses chances ter-

riennes à l'Union; confondre les races en faisant des deux partenaires, deux vrais habitants.

Le mariage est voué à l'échec. Vincent est hanté par son enfance, par la neige de son pays, par Fériée. De part et d'autre du bonhomme de neige de dix pieds (on avance dans l'histoire: le pays est à son apogée), construit dans l'hiver et dans l'exil, Vincent a photographié l'épouse étrangère et Fériée, qui lui est aussi douce qu'une patrie. «Quel soin on avait apporté à cimenter ensemble les blocs sans solution de continuité à égaliser et harmoniser les surfaces». (45) Vincent contemple l'agrandissement qu'il a sous les yeux: Alberta regarde au loin en souriant; Fériée, entre ses deux genoux, «comme si elle avait soudain aperçu quelque chose six pieds sous terre» (46). L'avenir appartient-il à l'étrangère pendant que la mort guette la patrie de l'enfance? Par la suite, «les deux solitudes» poursuivant la diversité de leurs visions, le bonhomme de neige «devait décroître chaque année et maigrir de plus en plus».

Abandonnant sa femme à la neurasthénie, Vincent tâche de reconquérir la présence de Fériée. À quel moment commence-t-il à écrire ses mémoires? Il laisse entendre que c'est après la mort de sa soeur, au moment où il a réalisé avec amertume qu'il n'y avait plus d'espoir, que même «la mort était morte», puisqu'elle le laissait froid désormais, qu'il ne lui en restait plus rien:

«Que vais-je vivre? La seule qui m'allaitait, mes dents ont empoisonné son sein, puis mangé son cadavre, les oses avec, comme un chien. Il n'y a plus de nourriture, plus une miette...» Le ciel noir, baissait, frôlait. La nature s'était comme figée dans la peur de l'orage qui couvait. Les feuilles des trembles ne tremblaient pas: tout était écrasé par le poids de l'air. (62)

C'est alors que «le Ténébreux, le Veuf, l'Inconsolé» a aperçu le ver au bec du merle et a décidé d'écrire ses Mémoires. L'existence de Fériée était liée à cette vision et à cette décision. Tout le temps qu'a duré la rédaction

du livre, Fériée est née sur chaque page blanche. Avec elle, Vincent a voyagé; il a partagé ses rêves, a plongé dans l'abîme de sa folie. Mais il a refusé de mourir. À travers toutes les femmes entrevues, il recherche désormais celle-là qui est toujours sûre et improbable, à la fois mère et soeur et épouse et enfant. Il sait bien qu'il ne peut la trouver que sur l'arbre de son livre au faite duquel il se tient, comme dans un grenier. Fériée meurt-elle quand elle abandonne sa tête aux coups de marteau qu'elle se donne elle-même ou est-ce la décision du romancier qui met un point final à la fête, et rejette dans le néant post-littéraire le blanc signe de la célébration, fait taire les cymbales de la disponibilité, met en berne le drapeau du vaisseau des enfantômes? En s'évanouissant la blanche forme de Fériée laisse derrière elle un seul sillage: ce livre. Mais, parce qu'elle a prêté son regard au romancier, celui-ci a pu voir et donner à voir des «corneilles joailleuses, des nuages à ventre d'hippopotame, un continent de ferveur et une mer de tendresse».

À ceux qui liront ce roman, s'ils savent laisser naître en eux cet oeil auquel Fériée aurait voulu donner naissance et qui ne sera jamais, lui non plus, que l'oeil d'un enfantôme, Réjean Ducharme offre mieux que des Mémoires. Il invite ceux qui veulent échapper au «dégout général» à entrer dans le temps de la fête qui suit la fête, qui la prolonge ou qui la remplace. Pour cela, il suffit de monter au faite de l'arbre, sur «l'île immatérielle», d'écouter le merle moqueur mettre en chanson sa propre mort et de hisser sur une impossible patrie, une patrie de papier², le drapeau blanc de la défaite, devenu le pavillon blanc de la fête continuelle dans un pays chimérique, comme un paradis, le pays de l'écriture.

Gabrielle POULIN

1. Réjean Ducharme, *Les Enfantômes*. Paris, Éditions Gallimard et Montréal, Éditions Lacombe, 1976, 287 pp.
2. À la fin de *l'Hiver de force*, c'est dans *la Flore laurentienne* que les héros, Nicole et André, avaient décidé de chercher la patrie, de se bâtir un pays de papier.

 <p>Alain Bosquet Poésie du Québec</p>	 <p>Naïm Kattan Écrivains des Amériques <i>Tome 2: Le Canada anglais</i></p>	 <p>Gilles Marcotte Une littérature qui se fait</p>	 <p>Jacques Godbout D'Amour P.Q</p>
 <p>éditions hurtubise hmh 380 ouest rue craig montréal</p>	 <p>éditions hurtubise hmh 380 ouest rue craig montréal</p>	 <p>éditions hurtubise hmh 380 ouest rue craig montréal</p>	 <p>éditions hurtubise hmh 380 ouest rue craig montréal</p>